

Frederick Billington-Greig (1875-1961) : seulement le mari de Teresa ?

Myriam Boussahba-Bravard

▶ **To cite this version:**

Myriam Boussahba-Bravard. Frederick Billington-Greig (1875-1961) : seulement le mari de Teresa ?. Martine Monacelli et Michel Prum (dir.), Ces hommes qui épousèrent la cause des femmes, dix pionniers britanniques, Paris : L'Atelier, 2010, pp.177-92, 2010, ISBN : 978-2-7082-4105-3. hal-03737577

HAL Id: hal-03737577

https://normandie-univ.hal.science/hal-03737577

Submitted on 25 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martine Monacelli et Michel Prum (dir.), *Ces hommes qui épousent la cause des femmes. Dix pionniers britanniques.* Les éditions de l'atelier, Ivry-sur-Seine, 2010, 220 pages

Chapitre 9

Frederick Billington-Greig (1875-1961) : seulement le mari de Teresa ?

par Myriam Boussahba-Bravard

Pour beaucoup, malheureusement, il est encore surprenant aujourd'hui de parler d'un homme comme le mari de quelqu'une. Et pourtant Frederick Billington-Greig ne peut être approché par les historiens que comme le mari de Teresa Billington-Greig. Les archives de la *Women's Library* à Londres ne nous informent sur cet homme qu'au travers des documents concernant son épouse, Teresa Billington-Greig, suffragiste, journaliste et féministe et ceux catalogués sous le nom de leur fille. Teresa est le personnage connu, celle qui est au cœur de la recherche de l'auteure de ce chapitre.

Le cas de Frederick Billington-Greig pose la question du soutien à une cause par personne interposée. Le plus souvent jusqu'à présent, ce sont les femmes, épouses ou filles de personnages historiques, dont l'existence et le rôle ont été négligés. L'histoire retient les actions, les écrits de personnages dits « principaux », en oubliant bien souvent qu'ils ont vécu dans des réseaux autres que politiques ou économiques ; ils ont eu une vie privée, une famille, des amis, et un métier, ce que l'approche biographique est la seule à examiner, quand elle ne les minimise pas. De tels réseaux et personnages sont « secondaires » dans la démarche historique, mais ils construisent le personnage dans ses convictions et ses actions. Pour les femmes, le mari ou la famille étaient traditionnellement difficiles à ignorer puisque leur poids ou/et leur soutien jouait un rôle important dans la configuration sociale d'une époque où les femmes étaient par définition et convention subordonnées et subalternes.

Frederick Billington-Greig n'a pas vécu dans l'ombre de son épouse, ce qu'une reconstitution trop rapide pourrait faire croire. Il est une personne *[page177]* représentative d'une époque et d'un milieu, d'ailleurs similaires à ceux de Teresa. Les archives données par leur fille montrent un couple uni partageant des convictions politiques et divers intérêts dans un foyer organisé autour de leur enfant et de leurs activités pendant cinquante-quatre ans. Frederick Billington-Greig n'a laissé ni correspondance ni journal, Teresa non plus. Quelques lettres d'elle à Frederick datant d'avant la Première Guerre mondiale sont préservées dans les archives Fiona Billington-Greig, accessibles depuis mars 2009[1]. L'excellente introduction

biographique de Carol McPhee et Ann Fitzgerald à l'ouvrage consacré aux écrits de Teresa Billington-Greig mentionne Frederick au moment de leur mariage en 1907, du décès de ce dernier en 1961, d'une crise conjugale avant la Première Guerre mondiale et de leurs difficultés économiques pendant les années 1930[2]. Dans le chapitre stimulant consacré à Teresa, Brian Harrison accorde deux paragraphes à Frederick, puis signifie sa présence en filigrane dans les activités de Teresa[3]. Dans ses fragments autobiographiques, malgré ses projets, Teresa n'a rien relaté après son mariage (1907), lui-même introduit dans son plan à travers un titre elliptique dont il faut se contenter : « Triangle personnel – mari, enfant, objectif individuel[4] ». En revanche, elle rédige la nécrologie de Frederick (1961) qui, certes, apporte des informations sur sa vie, mais selon son point de vue[5]. Pour compléter cette revue des sources disponibles, Frederick a peu publié au cours de ses 86 années de vie ; toutefois ses écrits constituent notre seule source directe pour l'étudier. Beaucoup sont des « billets d'humeur » qui sont tous parus avant la Première Guerre mondiale, à la même période que les écrits suffragistes, puis féministes de son épouse, et parfois dans les publications de cette dernière. Il est évident que Frederick s'inspire de l'actualité suffragiste à laquelle appartient Teresa. Enfin, Teresa sous le nom de Minerva participe aux écrits de Frederick comme compagne de marche ou de conversation, écrits dont le style et la teneur seront commentés dans cet article. Couple dans la vie, dans l'engagement et dans l'écriture, Frederick ne peut plus aujourd'hui être dissocié de Teresa : les sources disponibles les unissent à jamais comme famille et couple. Nés en 1875 et 1877 dans des familles populaires, ils grandissent à la même période, se rencontrent dans le Derbyshire [1906][6], et fréquentent tous deux les milieux progressistes de leur époque. Ils partagent un nouveau nom à l'issue de leur mariage (elle Billington, lui Greig), symbole de leur attachement commun aux engagements socialiste, suffragiste et féministe.

Le couple dans la famille

Avoir des enfants pour Frederick et Teresa a été un sujet de discorde ; elle n'en voulait pas pour se consacrer à son travail. Peut-être ceci a-t-il été la raison de leur bref éloignement mutuel en 1914. Leur fille Fiona naît en 1915. Plus tard, Teresa regrettera de ne pas avoir pu se consacrer autant qu'elle le voulait à son combat politique et à l'écriture, disant parfois qu'elle n'aurait pas dû *[page178]* se marier ni avoir d'enfants[7]. Parents attentifs, Teresa et Frederick contribuent de façon complémentaire à l'éducation de leur fille, Frederick sur un mode plus léger et rieur que Teresa, bien que cette dernière apporte à sa fille chaleur et repères.

Frederick promène sa fille en landau dans les environs, spectacle incroyable pour le voisinage puisque les hommes ne sont pas censés s'occuper de leurs enfants et surtout pas du quotidien. Fiona se souvient qu'il la baignait et chahutait avec elle dans le bain, moment qu'elle attendait quotidiennement avec impatience et qu'elle se rappelle encore avec grand plaisir à soixante-dix ans. Dessinée et baptisée par le couple « Le mythe[8] », leur maison se trouve près de Glasgow dans un hameau où peu d'habitants

connaissent les Billington-Greig. Teresa est perçue comme peu conventionnelle, notamment le dimanche lorsque la famille paresse en pyjama dans le jardin, alors que les voisins, endimanchés, se rendent au temple. Au contraire parents et enfant Billington-Greig se composent un emploi du temps libre des contraintes horaires. Généralement, Frederick prépare le repas dominical et fait la vaisselle, comme souvent, mais évite « habilement » de laver les casseroles, se souvient Fiona.

Convaincus de la nécessité d'une solide éducation, ils suivent attentivement la scolarité de Fiona, désireux qu'elle ait ce que, eux, n'ont pas pu avoir. Issue d'une famille ouvrière catholique du Lancashire, Teresa a fréquenté une école conventuelle pour jeunes filles où le modèle éducatif était sans ambition. Teresa condamne la médiocrité et l'inadéquation de l'enseignement catholique pour les filles pauvres (des années 1880) dans ses fragments autobiographiques[9]. Autodidacte, elle est assidue aux cours du soir pour adultes organisés par le réseau des *University Settlements*[10]. Frederick aurait obtenu une bourse (après examen) pour intégrer le lycée d'Aberdeen (*Grammar School*) si son père avait bien voulu remplir le dossier d'inscription. L'année suivante, Frederick réussit à nouveau l'examen, convainc son grand-père d'intervenir auprès de son père, mais la famille ayant déménagé, il n'appartient plus au secteur scolaire du lycée. Autrement dit, Frederick aurait eu la possibilité d'aller au lycée, puis à l'université si son père en avait vu l'intérêt. Teresa et Frederick ont toujours regretté de ne pas avoir eu accès à l'enseignement supérieur ; ils savaient que, à leur époque, les enfants de leur milieu ne pouvaient pas y accéder. La mise en place de l'instruction élémentaire en 1870 ne prévoit pas d'avenir éducatif pour les enfants de milieux modestes et ouvriers. Au début du XX^{e} siècle, Teresa et Frederick s'inscrivent dans un mouvement social et politique qui demande une scolarisation de qualité pour les jeunes sans possibilités financières.

Dans les établissements scolaires successifs que fréquente Fiona, Teresa négocie pour faire dispenser sa fille de cours d'éducation religieuse[11], jusqu'à ce que Fiona, adolescente, lui demande de ne plus le faire, non pas parce qu'elle a trouvé la foi, mais parce qu'elle préfère ne pas être la cible de questions. Dès son plus jeune âge, Fiona est habituée à exprimer ses opinions et à argumenter. Pourtant c'est une époque où les enfants, les filles encore plus que les garçons, *[page179]* ne peuvent pas s'opposer à la volonté parentale, et encore moins la discuter. Fiona grandit dans une famille où le débat règne, où les positions de l'enfant, puis de l'adolescente sont écoutées ; si elles sont contredites, ce n'est jamais de façon péremptoire, mais dans le cadre d'un échange. Frederick et Teresa ont tous deux souffert du peu d'intérêt de leur père pour ses enfants, de son autoritarisme égoïste, caractéristiques ordinaires de la figure paternelle à la fin du XIX^{e} siècle, toutes classes confondues, mais qui s'affirment avec plus de relief dans les groupes aux revenus insuffisants.

La jeune Fiona rencontre aussi les nombreux amis de ses deux parents, issus du mouvement travailliste de Glasgow, lors des soirées chez les Billington-Greig, où la convivialité et la discussion sont la règle. Elle accompagne aussi sa mère au congrès annuel de la *Women's Freedom League*[12] où l'on félicite souvent (maladroitement) la

jeune Fiona d'avoir une mère aussi exceptionnelle. Elles admirent Teresa pour son passé de militante suffragiste et féministe, pour ses capacités intellectuelles hors normes et pour son présent en harmonie avec ses convictions.

Le couple militant

En 1907, Frederick épouse une militante suffragiste de premier plan, sans rien ignorer de ses convictions, et soutient les activités féministes de son épouse à partir de leur mariage ; Teresa restera une femme engagée jusqu'à la fin de ses jours. Depuis leur rencontre, les amoureux, puis les époux échangent continuellement et s'écrivent longuement lorsqu'ils sont séparés :

> « Elle lui parlait toujours de tout ce qu'elle faisait, et lui écrivait de longues missives quand elle était loin de lui sur ce qui se passait ; les quelques lettres que j'ai [Fiona] encore donnent des détails sur ce qui se passait dans les différentes réunions politiques auxquelles elle assistait. […] Elle discutait toujours avec lui de tout ce qui concernait son engagement, obtenait toujours son soutien même lorsque leurs avis différaient. […] Il était la première personne avec qui elle pouvait parler de tout ce qui l'intéressait, et qui, non seulement l'écoutait et contribuait intelligemment, mais aussi lançait d'autres idées dans la discussion, idées auxquelles elle n'avait pas pensé[13]. »

Teresa avait milité précédemment avec des hommes avec qui elle avait des affinités politiques et intellectuelles, mais ne s'était jamais impliquée émotionnellement. Dans sa famille, personne n'était devenu son interlocuteur privilégié depuis la mort de son grand-père chartiste[14]. Fiona décrit le partenariat intellectuel de ses parents comme fondateur de leur couple :

> « Leur mariage devait être un partenariat total, et en fait l'était, mais évidemment, ils étaient parfois en total désaccord sur un positionnement ou une décision à prendre, alors cela leur était pénible car aucun des deux ne pouvait accepter la domination de l'autre[15]. »

L'analyse de Fiona adulte est confirmée par les circonstances de leur mariage. Ainsi, au cours de l'automne 1906, les amoureux peuvent se rencontrer puisque Teresa, détenue, ne peut plus parcourir le pays ; Frederick lui fait sa cour *[page180]* lors de ses visites à Holloway[16]. Les plaisanteries des camarades militantes de Teresa, alors membre de la *Women's Social and Political Union* (WSPU) d'Emmeline Pankhurst, portent sur les « bienfaits » de l'emprisonnement de Teresa[17]. Teresa est responsable de la propagande pour la WSPU nationale qui veut ouvrir des branches locales. Elle est distinguée pour sa vigueur verbale, sa logique, son sens de la répartie et son humour, à un moment où les oratrices suffragistes sont encore malmenées, oralement et physiquement, par les foules et les perturbateurs rémunérés. Teresa habite alors en

Ecosse, mais est connue comme militante de la WSPU et comme syndicaliste à Manchester où elle a fait ses premières armes, si bien que le *Manchester Guardian*, qui accorde sa sympathie au mouvement d'émancipation des femmes et à celui des ouvriers, annonce ainsi leur mariage :

> « Mademoiselle Teresa Billington de la *Women's Social and Political Union* a épousé hier à Glasgow M. Frederick Lewis Greig, directeur local d'une entreprise anglaise de fabrication de tables de billard. La cérémonie s'est déroulée par déclaration à l'état civil de Kelvin, Glasgow, les deux époux faisant ensuite sanctionner leur union civile par le Sheriff Mackenzie. M. et Mme Billington-Greig ont ensuite célébré leur union autour d'un buffet dans les locaux de la *Women's Social and Political Union*, West Campbell Street, Glasgow. Après un bref congé, Mme Billington-Greig a l'intention de participer à la campagne législative d'Aberdeen. Sur le certificat de mariage, elle est identifiée comme "organisatrice pour le suffrage féminin"[18]. »

Leur partenariat ne peut être que civil, puisque Frederick et Teresa sont tous deux agnostiques ; c'est une période où le mariage civil est encore rare, ce qui explique le commentaire du *Guardian*. La religion est politiquement et affectivement blâmée par Teresa dont la mère pratique un catholicisme renonciateur qui exclut la sexualité et est source de tensions au sein du couple Billington. A l'inverse, les partenaires Billington-Greig marquent leur égalité en partageant leur nom, création commune à partir de deux individus à part entière, à une époque où l'épouse a certes obtenu une existence juridique[19], mais disparaît encore sous le nom du mari. Epouser une suffragette[20] en 1907 signifie encore épouser une hystérique ou une femme dominatrice, c'est-à-dire être un mari faible, à la virilité vacillante. À l'occasion de leur mariage, le *Daily Mirror*, journal populaire, publie un dessin de presse où Frederick au premier plan est qualifié ironiquement de « l'homme le plus courageux du monde », tandis que Teresa agite un fouet canin à l'arrière-plan : depuis juin 1906, elle est devenue nationalement célèbre sous le nom de « la femme au fouet [21] », intitulé qu'elle reprend pour un des chapitres de son premier ouvrage *Towards Woman's Liberty* [*Vers la liberté des femmes*].

En 1907, leur mariage est donc un événement public qui dépasse leur vie affective et émotionnelle. L'annonce du *Guardian* comme le dessin humoristique du *Mirror* construit une nouvelle vision de la femme et surtout de l'épouse, celle d'une actrice capable de faire des choix politiques et émotionnels. Face à cette nouvelle vision, minoritaire en 1907 et inacceptable pour beaucoup, *[page181]* doit apparaître, mais elle n'existe pas encore, une construction correspondante de l'époux et plus généralement des hommes comme Frederick. Pour les suffragistes, cette vision permet de contrer l'argument anti-suffragiste qui veut faire croire que les suffragettes ne sont que des laiderons hystériques que personne ne songerait à épouser ou des célibataires devenues militantes par dépit. Autrement dit, en 1907, pour la plupart des hommes, il vaut mieux que l'épouse n'ait pas une personnalité trop marquée ; le rapport implicite au sein du couple, généralement accepté par les deux parties, est toujours celui de la

subordination des femmes aux hommes. Frederick appartient à cette première génération (minoritaire) d'hommes qui choisissent leurs épouses parce qu'elles sont émancipées et qui construisent ensuite une vie commune sur l'égalité entre époux. Pour les Billington-Greig, ce mariage égalitaire est non seulement une déclaration d'intention, mais aussi une proclamation à leurs contemporains. Lorsque ces couples sont perçus comme « non-conventionnels[22] », il s'agit en fait d'une stratégie défensive qui consiste à repousser ce modèle contestataire hors du champ possible et majoritaire ; il faut faire passer le couple de Frederick et Teresa comme un accident ou une excentricité, ce qui, ainsi, ne remet pas en question le modèle familial et sexué des rapports ordinaires entre les hommes et les femmes avant la Première Guerre mondiale. Ces données n'échappent pas à Teresa et Frederick ; en février 1907, ils commencent cinquante-quatre ans de vie commune. En février 1932, ils célèbrent leur vingt-cinquième anniversaire de mariage et se réfèrent avec humour à la cérémonie « non-conventionnelle » de 1907 :

> « Fred L. & Teresa Billington Greig
> Après vingt-cinq ans célèbrent leurs noces d'argent
> Autour d'un gâteau de mariage tardif
> Qu'ils vous invitent à venir partager[23]. »

Cette égalité dans le couple ne suffit pas à Frederick et Teresa ; ils sont déterminés à convaincre les hommes et les femmes que l'inégalité est contreproductive sur le plan personnel, professionnel et social, que l'injustice faite aux femmes dans le mariage se reproduit dans les autres domaines, notamment dans le monde du travail. Chacun d'eux lutte politiquement pour l'égalité entre hommes et femmes sur le plan des salaires comme sur celui du choix du métier, c'est-à-dire contre la dépendance économique des femmes[24].

En 1904, la jeune institutrice Billington crée la Ligue pour l'égalité salariale des enseignants de Manchester. Cette ligue est composée de syndiqués, hommes et femmes, appartenant au Syndicat national des enseignants[25]. La lutte contre la dépendance économique est au cœur du mouvement des femmes dès 1850 et conserve une place centrale lorsqu'il se centre sur le suffrage après 1900. Teresa Billington l'explique dans une lettre au *Guardian :*

> « L'enseignante est pénalisée financièrement de 20 à 100 *livres sterling* par an uniquement parce qu'elle est une femme. Un tel différentiel est injustifiable à tous points de vue. C'est injuste pour la femme, qui n'est pas payée correctement *[page182]* pour son travail ; c'est injuste pour l'homme, qui est en compétition avec "une main-d'œuvre trop bon marché" et qui est progressivement écarté de cette profession. C'est pourquoi nous appelons résolument les enseignants hommes et femmes à nous rejoindre. Nous aurons besoin d'énergie et d'enthousiasme pour que notre mouvement devienne influent. En une année, si les enseignantes s'unissaient, à elles seules, elles pourraient révolutionner la

> politique de leur syndicat, ce qui contribuerait immédiatement à influencer les rectorats [*local authorities*] et l'opinion publique en général[26]. »

Tandis que la Ligue pour l'égalité des salaires continue son existence, Teresa quitte son métier pour devenir la première femme permanente de l'*Independent Labour Party* (1905), puis travaille à temps plein pour la *Women's Social and Political Union* (1906). Avant son mariage, Teresa construit déjà un argumentaire récurrent dans ses écrits journalistiques sur l'injustice et la dégradation des relations entre les sexes, nées de l'impossibilité des femmes rémunérées à vivre décemment. Avant sa rencontre avec Teresa, Frederick condamne aussi la dépendance économique, y compris celle des femmes. Frederick, est un syndicaliste « critique des imperfections sociales » qui assiste « aux conférences des premières sociétés radicales » dans les années 1890 et qui s'associe « ponctuellement aux réformateurs radicaux locaux [de Glasgow] pour créer des syndicats, pour nourrir les victimes de *lock-out* et pour gagner le droit à la libre expression en public. Il [est] secrétaire du premier conseil syndical d'Aberdeen au milieu des années 1890[27] ». Frederick, malgré son éducation inachevée, montre de grandes capacités professionnelles ; il gravit progressivement les échelons de sa société (qui fabrique des tables de billard) pour en devenir le dirigeant écossais à Glasgow (1906), puis le responsable national de la publicité à Londres (1920), enfin codirecteur général à Londres (1928), date à laquelle il introduit dans l'entreprise l'égalité des salaires entre hommes et femmes. Autrement dit, lorsqu'il devient directeur national, il réforme la politique sociale de son entreprise en accord avec ses convictions. Malheureusement, la crise économique affaiblit son pouvoir interne et il est licencié en 1930 quand le conseil d'administration refuse « sa politique généreuse envers les employés[28] ». Lorsque Teresa résume la vie de Frederick en 1961, elle écrit :

> « Il a soutenu très tôt l'émancipation des femmes. [Lors de leur mariage, il a] adopté le nom composé de Billington-Greig. Il a soutenu son travail [celui de son épouse] tout au long de leur vie commune, à la fois en participant activement à l'organisation familiale et en y contribuant financièrement, et, à plusieurs reprises, a souffert de son soutien déclaré à son épouse et de ses convictions. Un premier exemple fut la fin immédiate de sa collaboration régulière à un journal satirique de premier plan [*Punch*] juste après son mariage. Un autre exemple fut son refus de promouvoir les enfants d'actionnaires importants à la place d'employés de longue date qui avaient contribué au développement de l'entreprise. De plus, sa mise en place de l'égalité des salaires pour un même travail sans distinction de sexe a contribué à affaiblir sa position au sein de l'entreprise, puis à le licencier[29]. » *[page183]*

Dans cet hommage, Teresa insiste sur l'intégrité politique de son mari et la force de ses convictions. Par expérience, elle sait combien ces deux qualités sont menacées dans la vie professionnelle et politique : elle aussi a quitté son emploi de permanente à la WSPU par conviction, puis a quitté le suffragisme lorsque le féminisme lui a semblé plus important. En revanche, le prix à payer pour les Billington-Greig a été une situation financière précaire à partir des années 1930[30]. Dans cet hommage à son mari,

elle fait aussi référence à ses écrits qui traitent toujours de sujets importants avec légèreté et humour. Après son mariage, Frederick met en scène son épouse ou/et les thématiques qui les intéressent tous deux dans son écriture.

Le couple dans l'écriture

Avant la Première Guerre mondiale, Teresa appartient au mouvement suffragiste, d'abord à la WSPU (1903-1917), qu'elle quitte pour fonder avec Charlotte Despard et Edith How-Martyn la *Women's Freedom League* (1907-1961) (WFL). Elle y occupe des fonctions de premier plan[31]. La naissance de la WFL est le résultat d'une scission avec la WSPU, que les Pankhurst dirigent d'une manière de plus en plus autocratique. Par contraste, la WFL se crée sur une base démocratique, même si les membres acceptent tous les moyens illégaux sauf la violence. Les deux organisations contestent l'organisation sociale et les lois du pays qui oppriment les femmes, disent-elles. Le départ des démocrates de la WSPU se fait dans l'amertume et dans un silence de façade, puisque la règle d'or des suffragistes est de présenter un front uni à leurs opposants. Cette période douloureuse pendant laquelle Teresa est en première ligne inspire à Frederick un poème intitulé « *Byron up-to-date* [Byron mis à jour] » à propos d'une suffragette en vacances qui décide d'échanger sa chambre avec vue pour une autre à l'arrière du bâtiment afin de ne plus entendre le bruit de la mer :

> « De tels hurlements et cris ne sont pas dans ta nature,
> La raison en est qu'ils sont déconcertants
> Et je suis avec toi quand tu déclines
> De hurler avec le chœur sauvage pour une fanatique ;
> Donc éloigne-la de ton cœur, repousse-la –au grenier[32]. »

Le poète dialogue avec le personnage qui refuse de se joindre au groupe fanatisé, groupe identifié dans la strophe précédente par des noms de suffragettes de la WSPU. Teresa préfère partir plutôt que de se compromettre avec celles qu'elle n'approuve plus, et Frederick la soutient. Dans « Le Premier ministre et le Ministre des finances » [1907], il commente l'attitude des libéraux au pouvoir (depuis 1906), qui promettent le vote aux suffragistes, mais ne le leur donne pas. Il condamne leur manipulation des femmes (essentiellement libérales) dans ce long poème de douze strophes, construit comme une litanie, qui divise les personnages féminins en deux groupes : les suffragistes de l'ancienne école (« *old ladies* ») sont toujours aussi crédules et le gouvernement leur rappelle leur devoir *[page184]* de contribuables, alors qu'elles n'ont toujours pas obtenu le vote. Seule, une jeune femme ne fait pas confiance à ces politiciens mielleux :

> « O Mesdames, venez travailler pour nous,
> Les implorait le chancelier,
> Une promesse ici, une promesse là,

Et nous gagnerons la course au pouvoir ;
Et quand vous nous aurez mis aux affaires, nous, nous…,
Nous vous donnerons un vote à chacune.

La femme la plus jeune l'observait,
Sans jamais dire un mot,
La femme la plus jeune fit un clin d'œil
Et releva sa tête à la chevelure dorée
"Nous avons déjà entendu cette fable par le passé,
Et Grand-mère est morte !"[33] »

Les « anciennes » sont les légalistes de la *National Union of Women's Suffrage Societies* ; les « jeunes » sont les contestataires de la WSPU et de la WFL. De même, les relations avec le parti libéral sont tendues car, à nouveau, les libéraux au pouvoir ont trahi les promesses qu'ils avaient faites aux femmes. Frederick est donc inspiré par les événements du mouvement des femmes : il prend parti pour les « jeunes » suffragistes comme Teresa.

Un autre écrit (non publié) met en scène un mari abandonné par sa femme partie faire des conférences en faveur du suffrage féminin. Il accepte la situation avec d'autant plus de philosophie que cela lui donne l'occasion de faire la cuisine :

> « Lorsque je me retrouve abandonné pendant le week-end (car les conférencières suffragettes doivent profiter des billets de train bon marché comme tous ceux qui font des métiers itinérants), je donne congé à la bonne, et passe un moment exceptionnel dans la cuisine. Un des arguments les plus convaincants favorable au militantisme actuel de la campagne pour le vote féminin, et un que je n'ai pas eu l'occasion d'entendre bien souvent, est que – les militantes accordent tellement de temps à leur cause que les pauvres maris, ayant un penchant pour la cuisine peuvent enfin profiter de l'occasion pour se distinguer dans l'art culinaire[34]. »

Détachée et ironique, cette entrée en matière peut dérouter le lecteur, même s'il n'est pas anti-suffragiste ; elle prend à contre-pied une situation que les contemporains condamnent tandis que Frederick la déploie avec facétie, ce qui la rend amusante et la banalise. Frederick aime le paradoxe et publie d'ailleurs de nombreux aphorismes. Ici, il montre que loin de mettre fin à ses obligations professionnelles en se mariant, Teresa continue à travailler. Le mari qui, selon les préjugés de l'époque, devrait être honteux approuve son épouse jusqu'à suggérer un échange des rôles masculin et féminin. La vie du couple est donc réglée sur la vie professionnelle des deux partenaires, celle de Teresa impliquant des absences régulières et des soirées « professionnelles » à la maison, ce qui était alors la caractéristique d'un métier masculin. *[page185]* Avant de se désengager totalement de toute organisation suffragiste (1911), Teresa est absente des semaines entières de leur maison écossaise parce qu'elle est à Londres ou en déplacement dans le pays[35]. Lorsqu'elle revient, elle reçoit ses camarades de la WFL.

Teresa est une professionnelle de la campagne suffragiste et elle y travaille à plein temps, à une période où le travail rémunéré est encore essentiellement une caractéristique des ouvrières. De plus, son travail dans la sphère publique et politique démontre sa rationalité et son intelligence. Avant la Première Guerre mondiale, il est rare qu'une femme ait un métier politique, d'autant qu'aucune n'a le droit de vote aux élections législatives[36].

Pour l'historienne, les textes de Frederick contribuent à recréer un quotidien qui n'est jamais documenté dans les archives. Leur relation intellectuelle et émotionnelle est restituée par ses écrits fictionnels, mais ancrés dans une vérité parallèle, celle des Billington-Greig. Les thématiques de l'ensemble des écrits de Frederick publiés après leur mariage sont inspirées de leurs convictions partagées ; Teresa figure souvent dans ses récits sous le nom de Minerva, personnage féminin dynamique et déterminé dont se moque gentiment son époux. *Billiards in Mufti* (1919) est une compilation (102 pages) de seize pièces en prose et de neuf poèmes parus dans *Punch* et *The Billiard Monthly* avant la Première Guerre mondiale. « Minerva » apparaît dans onze compositions en prose dans lesquelles Jack, son époux, converse avec elle autour d'une table de billard.

> LA PHILOSOPHIE DU BILLARD
>
> "Eh, bien, dis-je, suppose que nous [les hommes] n'acceptions pas les choses telles qu'elles sont, réfléchis au désordre que cela créerait. Vois quel bazar ce serait. Pense à la destruction des illusions plaisantes. Pense par exemple aux sentiments –qui cimentent le monde des humains. Prends cette vieille ruine de lune là et peins-la de ses couleurs réelles devant les milliers de jeunes amoureux qui la regardent cette nuit depuis les sentiers arborés du monde ; explique son origine ; décris ce qu'elle est réellement, et non pas ce qu'elle semble être au prisme de leurs émotions, quel serait le résultat ?"
>
> "Une réduction immédiate du nombre de mariages", répondit-elle.
>
> "Oui, une incidence énorme et irrégulière sur la démographie des nations. Subversion de l'État. Bouleversement de tous les calculs de Lloyd George concernant l'allocation de maternité –abolition de l'assurance sociale. Élections législatives et défaite écrasante des alliances politiques –tout cela parce que tu es déterminée à dire à une foule de jeunes gens romantiques que la lune n'est pas ce qu'ils imaginent. Minerva, tu me surprends."
>
> "Peut-être, réfléchit-elle en se rapprochant de moi sur la banquette-fenêtre, peut-être que si *nous* nous étions souvenus que c'était une vieille ruine pourrie, comme tu le dis, cette soirée quand toi et moi, euh…"
>
> "Précisément ! Nous ne l'aurions pas fait."
>
> "Simple effet atmosphérique ; l'esprit trompé par les sens, lui rappelai-je, si tu avais fait bosser ton cerveau cette soirée là et considéré la question de la

psychologie des émotions, au lieu d'accepter les choses selon leurs apparences…" *[page186]*

"Et maintenant, dis-je, après avoir repris mon souffle et retrouvé le sens de ma dignité, si tu as fini de me passer la main dans les cheveux, nous allons revenir à la question des boules de billard. Que veux-tu donc savoir ?[37]"

La liberté, acquise ou volée, des femmes figure presque toujours dans l'écriture de Frederick. Dans « Vagabondage dans les îles Aran[38] », touriste marcheur, il décrit les paysages et les habitants rencontrés ; il marche avec Minerva qui indigne l'aubergiste par sa volonté de traverser toute l'île, ce qui ne devrait pas être l'ambition d'une femme « respectable », laquelle ne tient aucun compte du stéréotype exprimé par cette femme simple (« Minerva fait une grimace irrespectueuse »). Au cours de leur randonnée en montagne, ils rencontrent une bergère qui leur fait part de son rêve de libération : devenir domestique à la ville. Gentiment, les deux époux ne la détrompent pas (« nous disons au revoir à la petite jeune fille sans éclabousser son rêve rose de la sordide réalité »), mais, « enrichis d'une nouvelle camaraderie humaine et du sourire d'une jeune fille brune comme une noix », espèrent pour elle qu'elle restera dans sa montagne.

Dans « Une vocation ratée[39] », la version du grand-père du narrateur s'oppose à celle de la grand-mère qui décrit les contraintes financières que chaque nouvelle naissance fait peser sur le budget familial. Lorsqu'elle était jeune, elle avait décidé de ne plus avoir d'enfants et refusait donc toute relation sexuelle, car à chaque nouvel enfant son mari n'augmentait l'argent du ménage que d'un shilling par semaine. Dans une langue dialectale, elle indique que survivre interdisait d'avoir des enfants supplémentaires. Frederick attire ainsi l'attention non seulement sur la pauvreté des familles, mais sur le fait que la contraception est hors de portée des ouvrières et paysannes ; elles n'ont pas d'autre choix que l'abstinence sexuelle, souvent refusée par leur mari. Source de tensions pour le couple, cette divergence de points de vue peut aboutir au viol conjugal[40]. Dans « Le tour du monde depuis ma banquette[41] », Annetta, la femme battue, n'est autre que Jenny, leur gouvernante à Glasgow. Son mari est sans emploi. Femme rationnelle et courageuse, elle refuse de lui donner de l'argent pour qu'il aille boire. Celui-ci la roue de coups, mais elle repousse l'aide du narrateur qui propose de le corriger car, dit-elle, elle signerait en acceptant son aide la fin de son mariage, or à ses yeux une femme « respectable » ne peut pas se séparer de son mari[42]. L'importance de la langue dialectale, surtout dans les premiers écrits de Frederick, facilite certainement la publication en Écosse, mais la rend plus difficile en Angleterre. Le dialecte semble être une façon de représenter le quotidien des personnages ordinaires dont le bon sens et l'humour font oublier leur éducation déficiente. On peut voir ce recours au dialecte comme un ancrage dans la réalité écossaise, mais aussi dans celle des inégalités entre groupes sociaux[43]. En 1913, Frederick écrit et fait jouer « *A meetin' o' the creditors* ». L'Union des coopérateurs écossais le sélectionne pour ses cours d'été 1954[44]. Il est surprenant qu'ils s'intéressent à ce texte 31 ans après sa publication, peut-être parce qu'il est bref, local et sans doute peu cher. *[page187]*

Les histoires ou poèmes de Frederick fonctionnent presque toujours avec la présence des deux sexes ; les femmes occupent une place à part entière et ne sont pas la cible systématique de la dérision, bien au contraire. Autrement dit, Frederick introduit des personnages féminins qui ne sont pas traités de façon misogyne ou stéréotypée (pour faire rire) : elles font valoir leur point de vue. Il est alors rare que, dans des compositions généralistes, les femmes soient ainsi présentes, si bien que, de cette façon, Frederick construit de l'incongru social. Le poème publié en 1910 dans *Laughter* l'illustre :

> « Grandes pensés de grands hommes
> (Avec petits commentaires de leurs épouses)
>
> OLIVER GOLDSMITH AU MONDE
> Quand la belle femme s'abaisse à la folie
> Et découvre trop tard que les hommes trahissent,
> Quel sortilège peut adoucir sa mélancolie,
> Quelle ruse peut la débarrasser de sa culpabilité ?
>
> OLIVIA GOLDSMITH À SA SERVANTE MOLLY
> Quand l'homme stupide est sevré de ses folies
> Et comprend enfin ce que pensent vraiment les femmes
> De lui et de son prêchi-prêcha, Molly,
> *Comment ferons-nous pour empêcher cet idiot de boire*[45] ? »

Les aphorismes sont issus de la même veine ; le paradoxe et l'humour en quelques brèves phrases incisives illustrent une façon de penser et de condenser la réflexion. Sous le pseudonyme de Lawrence Kirk, il en publie deux séries à l'été 1910 :

Aphorismes

> INJUSTICE
> L'injustice est un mensonge en action.
>
> PREVISION
> Dans la maison du riche, quand un enfant
> Naît, on ouvre un compte bancaire ;
> Dans celle du pauvre, une tombe.
>
> SOCIALISME : CAUSE ET REMEDE
> Donnez-moi un Socialiste avec une bonne digestion,
> Et je vous montrerai un futur Libéral[46].

Pourquoi recourir à un pseudonyme ? Peut-être pour vérifier que la célébrité (négative) de sa femme ne motivait pas le refus de ses textes ; peut-être souhaitait-il éviter la publicité (négative) pour son entreprise ? Pourtant, Frederick ne faisait pas mystère de ses opinions. Il ne signe « Lawrence Kirk » que dans *Laughter* en 1910 quand Teresa est au sommet de sa carrière de professionnelle de la politique.

Sur ce mode mi-sérieux, Frederick traite de sujets politiques qui sont presque tous « sexués ». Il dénonce l'injustice faite aux femmes, aux groupes sociaux *[page188]* les plus pauvres, la corruption du politique (« *An Election Address* [un discours électoral] », *Forward*, 27 octobre 1906), les luttes intestines anéantissant l'espoir de changement (« *Nightmares* » [Cauchemars], *New Age*, 29 avril 1909), et célèbre les paysages écossais sous de multiples formes (« *Hinc Ilae Lacryma* », *Bonaccord*, [pré-février 1907]). Lorsque Teresa édite *The Hour and the Woman* (1909) qui précède la création de *Vote*, hebdomadaire suffragiste de la *Women's Freedom League*, il contribue par des aphorismes sur l'actualité suffragiste :

> LE PECHE ORIGINEL. On dit que le "péché" c'est de ne pas se conformer à la loi divine, ou de la transgresser. Le péché originel, disent les suffragettes, c'est de ne pas transgresser la loi masculine, de s'y conformer.
>
> LE POINT DE VUE. Un homme écoute une femme parler de la Guerre des sexes sur la place du marché. "Il n'y a pas de Guerre des sexes", interrompt-il furieux. "Il n'existe pas de Guerre des sexes dans ce monde sanguinaire, seulement une Guerre des classes." Puis, il rentre chez lui et bat sa femme[47].

Dans le numéro de juin 1909, une chanson de Frederick dénonce la servilité des journalistes face à l'autosatisfaction du Premier ministre :

> PM :
> Avec les socialistes sur les talons, et les suffragettes sur le toit,
> Le diable en moi est vraiment tenté de montrer les dents
> Mais, assurément, avec mon air charmeur, doux et tout sauf sinistre,
> Je suis le modèle parfait du moderne Premier ministre.
>
> LA PRESSE LONDONNIENNE :
> Mais, assurément, avec son air charmeur, doux et tout sauf sinistre,
> Il est le modèle parfait du moderne Premier ministre[48].

Le compagnonnage existe bien entre eux deux dans la vie, dans l'écriture et dans les convictions. Elle a besoin de son soutien intellectuel et matériel pour militer ; il s'inspire de ses activités pour écrire de façon militante. Ils interviennent ensemble de la même façon en 1911 : le couple s'émeut lorsque les grands propriétaires autour du Loch Lomond (près de Glasgow) en refusent l'accès aux citadins. Frederick et Teresa se joignent à la campagne locale et suivent les étapes du procès entre les propriétaires et les partisans du droit de passage[49]. Teresa publie une longue lettre dans *Nation*,

intitulée « Le peuple de Loch Lomond[50] ». Elle y conteste le droit de propriété s'il est au détriment des citoyens dont le droit au loisir, l'accès à la promenade, devient l'origine de la protestation, tandis que la loi n'est plus citoyenne, mais mercantile. Frederick rédige un article de trois pages intitulé « Les Ecossais sont-ils patriotes[51] ? » Il y dénonce l'inacceptable puissance légale des propriétaires fonciers à confisquer les vues sur le lac : les habitants de Glasgow ne peuvent pas traverser les terres privées et, lorsqu'ils s'y rendent le week-end, ne peuvent même plus faire de bateau sur le lac comme précédemment.

L'une publie, l'autre non. Cependant les deux montrent ici qu'il faut s'opposer à la loi si elle est injuste, quand la loi nationale ne correspond plus *[page189]* à la loi des citoyens. Cette démarche est identique à celle de certaines féministes qui prônent la désobéissance civile puisque, disent-elles, la législation du pays n'est pas celle des femmes. Après la Première Guerre mondiale, quand Teresa, malgré ses efforts, ne réussit plus à publier, Frederick devient l'unique salaire familial. Quand il est malade, à deux reprises elle le remplace partiellement dans son entreprise en Écosse ; quand il est licencié de la société à laquelle il a appartenu pendant trente ans, il ouvre une petite papeterie londonienne qui les fait à peine vivre. Ils manifestent une forme d'interchangeabilité qui reflète l'égalité désirée et pratiquée dans leur couple. Ensemble, pour le meilleur et pour le pire, avaient décidé Frederick et Teresa Billington-Greig.

---

[1] Archives Fiona Billington-Greig, 7/FBG, *Women's Library*, Londres.
[2] Carol McPhee et Ann Fitzgerald, *The Non-Violent Militant, Selected Writings of Teresa Billington-Greig,* Londres, Routledge, 1987, p. 7, 21, 23.
[3] Brian Harrison, « Woman of Ideas : Teresa Billington-Greig », *Prudent Revolutionaries, Portraits of British Feminists between the Wars*, Oxford, Clarendon, 1987, p. 45-72.
[4] Carol McPhee et Ann Fitzgerald, *The Non-Violent Militant*, *op. cit*., p. 5.
[5] Archives Teresa Billington-Greig, 7/TBG, *Women's Library*, Londres.
[6] Entretien de Brian Harrison avec Fiona Billington-Greig ~~(BH)~~, 19 septembre 1984, p. 5, 7F/BG, *Women's Library*, Londres.
[7] Entretien de Brian Harrison avec Fiona Billington-Greig (~~BH~~), 19 septembre 1984, *op. cit.,* p. 4.
[8] Son nom, le Mythe, a certainement été discuté par les deux partenaires. La signification peut se référer à la fois à leur engagement féministe – est-ce avec une maison que l'on crée un couple et une famille ? – ou bien à leur nouvelle aisance financière qui leur permet d'être propriétaires d'une maison à l'extérieur de Glasgow.
[9] Fragments autobiographiques, Archives Teresa Billington-Greig, 7/TBG, *Women's Library*, Londres.
[10] Les *University settlements* sont des lieux d'éducation pour adultes qui mixent les groupes sociaux. Création du mouvement des classes moyennes favorables à la réforme sociale, ils sont devenus emblématiques de l'émancipation ouvrière par l'éducation à la fin du XIX[e] siècle.
[11] Lorsque Teresa devient institutrice, elle doit enseigner l'éducation religieuse, ce qu'elle refuse de faire car elle est agnostique. Elle essaie donc de trouver un emploi dans une école technique pour adultes où, convoquée à un entretien, elle réclame le même salaire que ses collègues masculins, ce qui amuse les membres de la commission de recrutement, et fait échouer sa candidature : le seul intérêt de cette commission pour sa candidature était que son salaire aurait été largement inférieur à celui de n'importe

quel homme. Comme elle fait part de son intention de démissionner pour ne pas enseigner la religion, l'inspecteur scolaire local l'invite à rencontrer un membre élu du Comité scolaire de Manchester, Emmeline Pankhurst, qui lui trouve un emploi d'enseignante dans une école juive où elle n'aura pas à enseigner la religion. Lorsque Emmeline Pankhurst fonde la *Women's Social and Political Union* (1903), Teresa adhère à cette société suffragiste et devient rapidement l'une des membres les plus proéminentes.
[12] La *Women's Freedom League* naît d'une scission avec la *Women's Social Political Union* en 1907. Les membres qui quittent la WSPU s'opposent à l'organisation autocratique des Pankhurst et à l'éloignement croissant de la WSPU avec le mouvement ouvrier.
[13] Entretien de Brian Harrison avec Fiona Billington-Greig, *op. cit.*, p. 1. Toutes les citations de ce chapitre sont traduites par l'auteure.
[14] Le chartisme est un mouvement politique contestataire (1832-1848) composé d'ouvriers et d'artisans. Ils réclament le suffrage universel masculin et la démocratisation de la vie politique. *[page190]*
[15] Entretien de Brian Harrison avec Fiona Billington-Greig, *op. cit.*, p. 1.
[16] Holloway est la grande prison pour femmes de Londres.
[17] Sylvia Pankhurst, *The Suffragette Movement : an Intimate Account of Persons and Ideals*, London, Longmans, 1931.
[18] « Correspondence and Announcements », *Manchester Guardian*, 9 février 1907, p. 10.
[19] En 1884, les épouses deviennent propriétaires de leur corps et sont proclamées individus indépendantes**,** ce qui leur donne une existence légale et juridique.
[20] « Suffragette » est un terme péjoratif de la presse (1906) revendiqué par les membres de *Women's Social and Political Union* (1903-1917), puis de la *Women's Freedom League* (1907-1961), pour décrire leurs méthodes (parfois illégales) et leur objectif. Au début du XX^e^ siècle, les suffragettes se posent comme « nouvelles » suffragistes en opposition aux « anciennes » dont le mouvement débute dans les années 1860 et qui se déclarent constitutionalistes. Le groupe des suffragettes est dynamisé par une nouvelle génération de suffragistes au début du XX^e^ siècle. Voir Myriam Boussahba-Bravard, « suffragette », *Dictionnaire des femmes créatrices*, Paris, Éditions Antoinette Fouque, à paraître.
[21] Entretien de Brian Harrison avec Fiona Billington-Greig, *op. cit.*, p. 4. « La femme au fouet » devient le surnom de Teresa depuis que, lors d'une réunion libérale à Northampton en 1906, elle s'est défendue contre le service d'ordre qui voulait l'expulser. Certes, les suffragettes perturbaient systématiquement les réunions libérales, mais les hommes du service d'ordre outrepassaient leur rôle en agressant sexuellement ces femmes à l'occasion de leur expulsion.
[22] Il est caractéristique que seule Teresa soit perçue comme « non conventionnelle ». L'habitude sociale considère que les femmes sont responsables de ce qui leur arrive (mères célibataires, ouvrières exploitées). Ce sont donc elles qui portent « la faute », alors qu'il s'agit d'un modèle d'exploitation sociale, remis à jour à chaque époque. Au début du XX^e^ siècle, Frederick est aussi peu conventionnel que Teresa.
[23] « Faire part 1932 », 7/FBG.
[24] En 1792, Mary Wollstonecraft s'intéresse déjà au problème de la dépendance économique, ce qui lui fait écrire (ce qui est devenu une citation célèbre) : « Le mariage est la prostitution légale ». Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman* ([1792], Penguin Classics, 2004).
[25] Susan Finding, « Unionised Women Teachers and Women's suffrage », dans Myriam Boussahba-Bravard (sous la dir.), *Suffrage Outside Suffragism, Women's Vote in Britain, 1880-1914*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007, p. 205-230. Ce combat pour l'égalité des salaires aboutira en 1961.
[26] « Correspondence », *Manchester Guardian*, 29 avril 1904, p. 10.
[27] « A brief summary of the life of Frederick Billington-Greig », Nécrologie de Frederick Billington-Greig (1875-1961) rédigée par Teresa, 7/TBG.
[28] *Ibid.*
[29] *Ibid.*
[30] Fiona et son père pensaient que Teresa était toujours trop enthousiaste, puis ensuite vite déçue par autrui. Si Frederick était conscient de ce défaut de caractère chez Teresa, il l'a toujours respecté ; son expérience professionnelle au sein de la même entreprise pendant presque trois décennies l'amène à adopter le même principe, ne pas se dérober à ses convictions, même si les conséquences économiques seront désastreuses. Cette nouvelle précarité économique les oblige à des déménagements successifs dans différentes banlieues de Londres.
[31] Teresa est un stratège, une propagandiste et une oratrice hors pair. Elle est également l'éditorialiste de *Vote* jusqu'à ce qu'elle quitte la *Women's Freedom League* (1909-1910). Ces fonctions lui donnent alors une grande visibilité.
[32] Frederick Billington-Greig, « Byron up-to-date », non publié [1907], 7/TBG.
[33] Frederick Billington-Greig, « The Premier and the Chancellor », non publié [1907], 7/TBG.
[34] Frederick Billington-Greig, « Shepherd's Pie », non publié, 1909, 7/FBG. Le reste de l'article a été publié sous le titre « Under Campsie Fells », *Scottish Field*, mars 1909, mais non pas cette introduction.

[35] Frederick Billington-Greig, Lettre à Brenda Murray, avril 1909, 7/FBG.
[36] Le vote des femmes aux élections locales est acquis en 1907. Leur participation aux élections législatives commence en 1918 si elles ont plus de 30 ans, sont imposables ou femmes de contribuables, alors que le suffrage universel est accordé aux hommes de plus de 21 ans dès cette date. En 1928, le suffrage universel féminin est obtenu, dans les mêmes conditions que pour les hommes.
[37] F. L. Billington-Greig, *Billiards in Mufti,* Glasgow, The Billiard House, 1919, p. 102-103, traduction de l'auteure.
[38] Frederick Billington-Greig, « A tramp across Aran », *Scottish Field*, mai 1909, p. 331.
[39] Frederick Billington-Greig, « A Vocation Missed », non publié [c. 1906-7], 7/TBG. *[page191]*
[40] À cette période, l'Union des coopératrices (*Women's Cooperative Guild*), qui compile les témoignages de ses adhérentes sur la question du divorce, établit que le viol conjugal est fréquent. Beaucoup d'entre elles ne veulent plus avoir d'enfants supplémentaires parce que les finances familiales et leur santé sont incompatibles avec ces enfants non désirés.
[41] Frederick Billington-Greig, « Round the World on the Sofa », non publié [1909]. Le narrateur (à la première personne) conçoit l'enfer comme une bouche explosive de couleurs et de sons ; il y plonge le mari d'Annetta, inspirée de Jenny, 7/FBG ; lettre à Brenda Murray, 28 avril 1909, 7/FBG.
[42] En 1907, l'Union des coopératrices fournit à l'enquête parlementaire sur le divorce des témoignages de ses adhérentes, ouvrières et épouses. Ces femmes demandent non seulement le droit au divorce comme les hommes, mais aussi qu'il leur soit financièrement accessible.
[43] « Stories from *Nash's Magazine* », *Nash's Magazine*, 1911.
[44] Il tente vainement de la faire rééditer en 1957. *A meetin' o' the creditors*, 1913 ; lettre de l'Union des coopérateurs 1954, 7/TBG : « Critique de la Ligue des auteurs de théâtre : ceci me semble un script compétent, familial, et chaleureux, dont l'action peu théâtrale n'aboutit pas vraiment, mais il y a une bonne intrigue morale tout à fait évidente. Je n'ai pas de commentaires détaillés à faire sinon que cette pièce ne pourrait pas être montée dans toutes les régions. Pour qu'elle soit convaincante, elle doit être jouée par des Écossais, et ne pourrait pas être appréciée par des non-Écossais, qui seraient interloqués par des mots comme "grettin" [se plaindre], "lug" [oreille], et "claes" [vêtements]. » [L'auteure de cet article l'était aussi avant de consulter Géraldine Vaughan, un grand merci à elle].
[45] Frederick Billington-Greig, « Great Thoughts of Great Men (with little comments from their wives) », *Laughter*, 9 juillet 1910, 7/TBG.
[46] Frederick Billington-Greig, « Aphorisms », *Laughter*, 9 juillet 1910, 7/TBG. Une seconde série est publiée dans *Laughter*, 23 juillet 1910.
[47] Frederick Billington-Greig, « Aphorisms », dans Teresa Billington-Greig, Maud Fitzherbert (sous la dir.), *The Hour and the Woman*, Women's Freedom League Occasional Papers number two, [mars-avril] 1909, p. 14.
[48] Frederick Billington-Greig, « The Prime Minister », dans Teresa Billington-Greig (sous la dir.), *The Hour and the Woman*, juin 1909, p. 14.
[49] Frederick a découpé plusieurs articles de la presse locale qui font référence à cette affaire, 7/TBG.
[50]Teresa Billington-Greig, « The People at Loch Lomond », *Nation*, 14 octobre 1911, p. 94.
[51] Frederick Billington-Greig, « Are the Scots patriotic? », non publié [1911], 7/TBG. *[page192]*